

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 45

Artikel: La délégation de Brantigny : (suite à "Une séance mémorable" du no 42)
Autor: Frédy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mander la permission de s'installer avec son basset que par nous assurer de la sagesse et de la propreté de celui-ci.

Le silence des peuples, dit le proverbe, est la leçon des rois. Notre silence ne parut être aucune leçon pour la dame qui se campa dans le quatrième coin du compartiment. Le coin d'en face était occupé par moi-même, et les deux coins du bout par un ménage de bons paysans qui me parurent timides, les malheureux !

Fly, c'était le nom du chien, commença, comme il convenait, par se hisser sur la banquette à côté de sa maîtresse à qui il voulut donner des marques touchantes de son affection. Mais celle-ci le repoussa énergiquement en lui disant :

— Retire-toi... tu vas me salir.

Fly se le tint pour dit et demeura un instant l'oreille basse et la queue immobile, comme tout chien qui éprouve du chagrin.

Mais sa nature expansive ne pouvait se satisfaire d'une pareille immobilité. Fly jeta de mon côté un regard scrutateur ; mais je ne lui plus sans doute pas... et puis j'avais une canne que, par mégarde, j'avais gardée entre les jambes... Cette canne ne lui dit rien qui valût.

Il reporta donc son inspection de l'autre côté, vers les deux braves gens qui ne cherchaient point du tout, je l'assure, à gagner ses bonnes grâces.

Le basset se sentit bientôt en confiance ; son œil s'éclaira, sa queue frétille, et puis, houp ! d'un bond il fut sur la banquette d'en face, d'un second bond près de la paysanne endimanchée qui poussa un cri de terreur.

— Oh ! ne craignez rien, Madame, dit la maîtresse du chien, Fly n'est pas méchant.

— Il n'a pas de puces, au moins ? s'informe, inquiète, la bonne femme.

— Oh ! comment pouvez-vous croire ?

Et la dame, très digne, se replonge, sans plus de gêne, dans la lecture d'un passionnant roman.

Fly, lui, de plus en plus à l'aise, se serrait contre la voyageuse, laquelle se serrait contre la portière et, de temps à autre, jetait un regard éperdu à son mari aussi timide qu'elle.

Fly perdait ses poils avec une insolente sérénité ; et bientôt, non content d'en gratifier sa voisine en se blotissant contre elle, il lui prit fantaisie de se glisser sur ses genoux.

La femme poussa un nouveau petit cri de terreur ; mais la dame, sans même lever les yeux de son livre, et avec une certaine impatience dans la voix, répéta :

— Je vous dit qu'il n'est pas méchant.

Cela ne faisait point, comme on pense, l'affaire de la paysanne qui, en désespoir de cause, se leva, céda sa place à Fly, et s'en alla dans le couloir.

La dame lisait toujours.

Le basset, bien éduqué par sa maîtresse, s'installa moelleusement sur le coussin devenu libre. Ce ne fut toutefois point pour longtemps.

Ce chien-là avait une mentalité conquérante. Il rouvrit bientôt l'œil, sembla sourire à l'homme qui était devenu son vis-à-vis, et bientôt s'élança sur les genoux de sa nouvelle victime.

A l'exclamation que celle-ci poussa, la dame daigna lever un instant les yeux et répéta, de plus en plus impatientée :

— Il n'est pas méchant... et il est très propre !

Sans oser protester, l'homme garda donc l'animal. Mais au bout de peu de temps, je vis l'homme donner des signes évidents d'agitation ; il se secouait, il se grattait...

Bientôt, lui aussi prit le parti de laisser le champ libre à l'envahisseur ; il alla rejoindre sa femme dans le couloir et je l'entendis qui lui disait, en se grattant encore :

— Je t'assure que j'ai attrapé des puces.

La dame était toujours plongée dans sa lecture et Fly dormait déjà du sommeil du juste sur le coussin conquis.

J'ignore si le basset aurait tenté aussi l'expulsion de votre serviteur, le dernier étranger du compartiment.

En tout cas, s'il en rumina le projet, il n'eut pas le temps de l'exécuter, car nous arrivions au terminus.

Et je me promis de rapporter aux lecteurs du *Conteur* cette petite histoire d'une dame qui ne se gênait pas et de son chien qui se gênait encore moins.

C. B.

Au téléphone. — Un brave campagnard, le père Larfouillat, est à Paris avec sa femme.

Ayant une visite à faire, le père Larfouillat a laissé son épouse à l'hôtel et s'est mis en route.

Il est reçu très aimablement et son hôte l'invite à déjeuner.

— J'veux bien, mais comment que j'vas ty prévenir ma jeune femme ?

— Vous n'avez qu'à lui téléphoner que vous ne rentrez pas déjeuner... Tenez, voici l'appareil.

Là-dessus, l'ami pousse le campagnard dans sa cabine téléphonique, oubliant que le brave homme n'a que de très vagues notions sur le fonctionnement de l'appareil.

Un peu déconcerté, Larfouillat sonne, décroche le récepteur et crie : « Allô, allô !... » comme il a vu faire à d'autres.

— Allô ! répond une voix... vous désirez ?

— Je voudrais causer avec ma femme, répond Larfouillat.

— Quel numéro ? demande la voix.

— Quel numéro ! fait Larfouillat hors de lui, vous pensez donc que j'en ai trente-six.

NAISSANCE DU VIN

La vigne a deux légendes : l'une païenne et l'autre biblique.

Dyonisos était un personnage de la mythologie grecque, fils de Jupiter et de Sémélé. C'est lui que les Romains appelèrent Bacchus, dieu du vin. Il eut, en effet, d'après la légende, à soutenir un terrible combat contre les géants qui étaient en révolte contre Jupiter. Après avoir absorbé des quantités considérables de vin, Bacchus se rendit au combat et fit preuve d'une telle furie qu'il mit les géants en déroute...

Et c'est ainsi que fut inventé le vin...

Assez différente est la version biblique de cette invention.

On raconte que lorsque Noé planta la vigne, un démon vint près de l'arbuste et, soufflant dessus, le dessécha. C'est alors qu'un envoyé du Ciel aurait apparû à Noé pour lui dire :

— Si tu veux que cette vigne renaisse, choisis sept animaux, tue-les et arrose la vigne avec leur sang...

C'est alors que Noé qui depuis l'affaire de l'arche s'y connaissait particulièrement bien en fait d'animaux, prit un lion, un ours, un tigre, un chien, un renard, une pie et un coq. Il les tua sans difficulté et arrosa la terre de leur sang. L'arbuste revint à la vie et bientôt de belles grappes de raisin apparurent au milieu de son feuillage. Mais ce raisin contenait sept propriétés différentes provenant des sept bêtes égor-gées.

Et voilà pourquoi, dit-on depuis lors, l'homme enivré est courageux comme un lion, fort comme un ours, colérique comme un tigre, hargneux comme un chien, rusé comme un renard, bavard comme une pie et criard comme un coq...

Le père Noé ne fut pas très adroit, en vérité, car ses sept animaux ont moins donné leur vertu que leurs vices.

Mais la légende est jolie et sa conclusion tout au moins ne manque ni d'humour, ni de vérité...

LA DELEGATION DE BRANTIGNY

(Suite à « Une séance mémorable » du No 42.)



A municipalité de Brantigny avait fixé le départ de la délégation communale pour Berne au samedi 27 octobre. En firent partie : le syndic, comme de juste ; le boursier, parce que l'on avait décidé que, pour ce voyage, il y aurait une bourse en commun et que l'on savait que le trésorier était plutôt « rateau » que dépensier ; puis, l'assesseur, partisan de la proposition d'aller à Berne, pour protester auprès de ces Messieurs contre l'impôt sur les vins. Et pour finir, Albert Berdouillet, le chef de gare, parce qu'il savait l'allemand.

La veille, déjà, Françoise, la femme du syndic, que ce veuvage en perspective avait passablement « engringée », avait cependant préparé la valise de son homme. A ses yeux, cette délégation était encore une de ces manigances où les femmes sont tenues à l'écart. Donc, ça ne pou-

vait rien donner de bon. Tout en emballant, elle songeait : — Berne, c'est du côté des Allemands. Il doit y faire plus frisquet que chez nous. Ça fait que... j'y mets plus brôussetou. Avec tous ces tunnels à perte de vue et ces courants d'air, c'est plus prudent. Elle n'eut garde d'oublier un saucisson d'un calibre respectable, cuit la veille, puis une topette de kirsch. — Si ces Bernois ne leur donnent que de la choucroute, que mon homme ne supporte pas bien, un petit verre de notre eau-de-cerises ne peut pas lui faire du mal. Puis, elle ajouta encore quelques poires beurrées grises, en se disant que si son homme avait soif pendant la nuit, il penserait au moins à sa Françoise.

Le lendemain à 6 heures, Hans, le domestique du syndic, se tenait prêt devant la maison de son maître, avec le char à banc attelé de la « Grise » munie de sa grelottière. On ne pouvait prendre le petit tortillard local pour descendre à Lausanne, car on serait arrivé trop tard pour le direct. Le syndic était prêt et les trois autres venaient d'arriver, chacun muni d'une valise volumineuse, comme s'ils partaient pour le tour du monde. Hans claqua du fouet et la Grise, de son trot régulier, emporta la délégation sans se douter de la précieuse charge qu'elle avait l'honneur de conduire à la capitale. Le maréchal, déjà devant sa forge, leur cria au passage : « Bon voyage ! Tenez voir de dresser un peu ces ours de Berne et de nous en ramener de ceux qui sont en biscômes. »

En gare de Lausanne, le boursier, auquel chacun avait versé une avance, alla prendre les billets, pendant que ses compagnons s'installèrent dans un wagon. Au coup de palette du chef de gare, le train s'ébranla et voilà en route nos quatre Vaudois, chargés d'une mission presque diplomatique auprès de ces Messieurs de Berne. La gare de La Conversion à peine dépassée, Daniel du Crêt, l'assesseur, ouvrit sa valise et en tira une bouteille.

— Passe-me voir ton tire-bouchon, syndic ! Je n'ai pas eu le temps de déjeuner et je me sens tout moindré.

Un jeune couple, à l'allure de deux pigeons s'aimant tendrement, était monté à Palézieux, dans le même wagon et s'était installé sur la banquette d'en face. A la sortie du long tunnel de Vauderens, on vit les deux tourtereaux, surpris, qui s'embrassaient comme s'ils étaient chez eux. L'assesseur, célibataire récalcitrant, en voyant ce bécotage, leur dit :

— Il me semble qu'on a fait ce tunnel un peu trop court. Vous n'avez seulement pas eu le temps de vous expliquer comme il faut. Si jamais je me marie, je prendrais, pour mon voyage de noce, un abonnement de huit jours, valable entre Lausanne et Fribourg. Comme ça, avec les tunnels de Grandvaux, de Chexbres et celui de Vauderens, tous les jours, aller et retour, j'en aurais au moins pour mon argent, si je tombe sur une femme qui veut bien se laisser embrasser.

Cet intermède plutôt comique avait mis nos compagnons de fort belle humeur et la seconde bouteille, fournie par l'assesseur, fut bue à la santé des amoureux qui descendirent à Fribourg. Le syndic avait découvert dans sa valise le saucisson. A l'arrêt de cette gare, on envoya Albert à la recherche de petits pains, puisqu'il connaissait des langues étrangères. Une troisième bouteille, fournie cette fois par le boursier, facilita ces « dix heures » improvisés et appréciés par des connaisseurs.

Demi-heure après, le train entra en gare de Berne.

— Nous voilà arrivés, dit Berdouillet. Maintenant, il ne s'agit pas de se perdre. On va mettre nos bagages chez mon ami Handgepäck qui me connaît bien et qui nous arrangera pour les prix. Ensuite, on ira se « royaumer » par la ville, avant d'aller au Palais fédéral pour nous expliquer avec Monsieur Chouttehesse et ses collègues de bureau.

Tout en déambulant le long des arcades, l'assesseur lisait les inscriptions sur les devantures : Restaurant, Coiffeur, Tabac, Charcuterie, Con-

fiserie. Très étonné, il fit à voix basse au boursier :

— Tout est en français, par là. On aurait pu se passer du chef de gare. Avec une soif comme la sienne, il pourrait nous revenir cher. Tu feras attention qu'il ne fasse pas des folies en allemand, puisqu'on s'est mis ensemble pour les frais.

Voici notre quatuor devant la fosse aux ours. Une vieille Anglaise se fait apostropher par un gendarme, parce qu'elle lançait des babas au rhum aux jeunes ours.

— Das ist verboten ! Nicht Alkohol ! (C'est défendu).

Nos quatre Vaudois, après s'être royalement amusés, vu la drôlerie de cette belle famille de « Mutz », remontèrent jusqu'à la fameuse horloge, avec ses automatiques qui se déclenchent au coup de midi. Ensuite, l'Assesseur fit remarquer à ses collègues que ce serait d'abord le moment de manger la soupe et la moindre des choses avec.

— Pour discuter avec ces messieurs, il ne faut pas être « affauti », sans quoi on se fait rouler au tout fin.

Le chef de gare les mena devant le « Café Vaudois », situé dans une rue latérale. Voyant le nom de la pinte, le syndic, méfiant, s'exclama :

— Café Vaudois ? C'est vite dit. Ont-ils seulement une vraie goutte de vin de chez nous ? Dieu sait quel « penatzet » on nous y servira !

— Entrons toujours, dit l'assesseur, — on verra bien.

— Dites-voir, Mamselle ! On est là quatre qu'on vient du pays du bon vin. Ça fait que... il ne faudra pas essayer de nous faire prendre du Gollion pour de l'Yvorne. Donnez-nous pour commencer un demi de votre meilleur. Il ne sera jamais trop bon pour nous.

Or, tut fut convenable, aussi bien le « clair » que le reste et c'est dans d'excellentes dispositions que nos quatre délégués, le chapeau conquérant et l'œil guilleret, se dirigèrent à pas lents du côté du Palais fédéral.

— Quelle belle « carrée » ! s'écria Daniel du Crêt, en voyant l'imposante façade. Ils se logent bien, ces messieurs !

— Dis-voir, Alfred ! C'est le moment de montrer tes talents d'interprète. Essuie-toi bien les pieds, entre et vas voir demander à ce portier avec la belle casquette si ces messieurs sont chez eux et si on peut leur dire deux mots. N'aie pas peur de dire qui on est et d'où on sort.

Le chef de gare revint au bout d'une minute, tout penaud, comme un chien fouetté.

— Ecoutez-voir, vous autres ! Il paraît que c'est fermé, samedi après-midi, et lundi, c'est jour des grands nettoyages. On fait « à fond ».

A l'ouïe de cette nouvelle, les trois autres délégués restèrent un moment pétrifiés. Personne n'avait songé à cette éventualité. Le syndic, dès qu'il fut remis, prit le premier la parole :

— Que dites-vous de ça, vous autres ? Et toi, espèce de chef de gare de rave, tu ne pouvais pas savoir ça d'avance, toi qui es dans un service fédéral ? On ne peut pourtant pas rester par là des jours et des semaines. Et dire que ces gros bonnets, avec les bons mois qu'ils se font, ne sont pas obligés de travailler les six jours pleins, comme nous autres ! Que vont dire nos légitimes, si on rentre bredouilles ? En tous cas, avec la mienne, ça n'ira pas tout seul. Ainsi, il ne nous reste plus qu'à nous rentourner par le train de six heures. Je vais télégraphier à Hans de venir nous chercher. Charrette, quelle bête d'histoire !

Le boursier, tout content que les frais n'aillent pas plus loin, proposa une visite à la « Grande Cave ».

— Peut-être y a-t-il un carnotzet exprès pour les Vaudois. Allons-y voir ! J'offre un litre et même deux, s'il est bon.

Sur ce, tirons un rideau discret sur le retour, un peu moins loquace que pour venir ; sur ce qu'on aura dit à Brantigny sur la mésaventure de la délégation et surtout sur la réception plutôt humiliante qui attendait chacun, au retour dans le foyer conjugal.

Frédé.



LA BEDZETTE

LA Bedzette était une étrange créature, bancale et contournée. Elle avait tant subi de gros temps que sa peau avait pris l'épaisseur de celle des crapauds. Ses vêtements étaient couleur de pluie, ses souliers ronds couleur de route.

La Bedzette était née dans un coin des Alpes, très haut dans les sapinières, dans les pins odorants, dans les coulées de roche rouge. Tout de suite, on lui avait trouvé un métier conforme à ses aptitudes : gardeuse de chèvres. Très tôt, dans les rues tortueuses de Montmagne, retentissait le son du cor de la bergère, toujours la même note, grave, prolongée, qui faisait rêver les dormeurs de jugement dernier. Alors, des écuries basses sortaient des bêlements farouches : il fallait ouvrir, vite, vite, et les chèvres noires, et les blanches, et les roux-chamois sortaient en trébuchant sur les pavés pointus, plus éveillées, déjà, que le soleil dont les rayons d'or, jetés par-dessus les grands monts, glissaient dans le bleu profond du ciel ; et d'autres petits soleils, allumés par la convoitise, riaient au fond des yeux piqués d'un iris mobile, en grain de café malicieux. En un joyeux pêle-mêle de cornes, de museaux blancs, de jambes fines, le troupeau s'élançait. On allait à coups brefs des jarrets tendus, vers la lumière, vers l'herbe penchée sur le torrent, loin du village, loin des coups de pied, loin du licol infamant.

Et la Bedzette marchait en avant, avec une gravité religieuse.

Le père et la mère de cette Bedzette, eux aussi, leur vie durant, avaient gardé les chèvres. Au moment marqué, ils étaient morts, et ils dormaient depuis des années et des années, sous les orties du cimetière. Pour tout héritage, ils avaient laissé à leur fille, dans la ruelle d'en bas, une pauvre demeure ouvrant du côté bise, entre deux fumiers, et, ce qui valait mieux, un chalet, tout là-haut sur la montagne, à une heure du village, un chalet invraisemblablement brun, dont les planches craquaient à la chaleur ou geignaient à la rafale. Et puis un champ grand comme deux mouchoirs de poche. Mais pas un sou vaillant.

Ce que la Bedzette préférait, c'était le chalet de la montagne, son chalet. On lisait sur la table de la cuisine, gravé au couteau, le nom de son père : Jean-Ignace ; sa mère avait agonisé, là, sur cette paille de maïs, trois jours et trois nuits, avant de trépasser. Il n'y avait donc pas moyen de dire que tout cela n'était pas à elle !

Quand elles avaient le temps, dans leurs fantaisies pérégrinations, les chèvres et la Bedzette y allaient pour constater si le vieux toit était toujours en place. Autour du chalet abandonné, les hautes herbes s'inclinaient. Un souffle de vent, descendu du ravin, passait sur les sapins. Alors la Bedzette se signalait, car elle souhaitait le repos des âmes errantes. Et les chèvres restaient immobiles, étonnées et curieuses, jusqu'au moment où, à l'heure du dîner, une tranche de pain bis, un morceau de fromage mou sortait du bissac. Alors elles s'empresaient, tendant le cou, fourrageant du museau. Mais, en ces circonstances, la Bedzette se faisait mauvaise. Elle avait faim. Et elle repoussait l'attaque, des coudees, des sabots, appliquant même des taloches aux plus hardies.

— Allez aux fleurs, sales gourmandes !... glapissait-elle, exaspérée. Est-ce que je mange vos herbes, moi ?

Le soir, au village, elle contait ses aventures :

— Je suis bien affectée à ces chèvres... Je les reconnais toutes rien qu'à leurs cornes. Seulement, quand je veux manger, elles ne comprennent pas qu'il n'y en a que pour une. Il

faut que je lutte !... Je n'ai trouvé qu'un moyen d'être tranquille : c'est de grimper dedans un sapin !

Les gens aimaient et redoutaient aussi la Bedzette. D'abord, elle gardait bien les chèvres. Et puis, elle avait un type de sorcière, des remèdes contre toutes les maladies, des prières contre la mauvaise chance. L'esprit populaire protégeait. Après la foudre et le diable, Bedzette craignait une chose, cependant : la commune. Car, depuis la mort de Jean-Ignace, la commune avait des droits sur elle puisqu'elle n'avait pas d'argent. Il y avait surtout un jour où la commune se faisait terrible. C'était le 24 mars, le jour de la Dame, le jour où l'on mise les pauvres pour les louer au plus offrant, ou pour les mettre en pension au rabais quand ils ne peuvent plus travailler. On voyait alors Tribouche, un vieil ivrogne dont les yeux clignaient comme ceux d'un hibou surpris par la lumière, la Bertine, une bossue habile en couture, la Boquette, une innocente dont le menton tremblait toujours, et enfin la Bedzette, réduite à rien par la terreur.

En face de ces quatre malheureux se plantaient les gros de la commune, qui regardaient sans rien dire. Pourtant, la Bedzette ne s'inquiétait pas trop. Avec elle seule on faisait une bonne affaire. Tout l'été, tout l'automne, et dès le premier printemps, elle gardait les chèvres, et l'hiver, en retour, on lui payait une modeste pension dont elle se contentait. C'est égal ! Cette journée de la Dame était un épouvantement. Tout au long de l'année, dès qu'elle voyait approcher la silhouette d'un municipal, elle prenait vivement un chemin de traverse, fuyant comme devant la peste.

Cependant, la Bedzette se taillait des compensations. En longeant les champs semés sur les pentes comme des draps étendus, elle volait une rave, deux pommes de terre, plus loin une poignée d'épis, un morceau de bois, enfermant tout cela dans les replis mystérieux de ses doubles jupes. Parfois aussi elle autorisait ses chèvres à brouter, en passant, une touffe de trèfle rose. Il est vrai, alors, que devant le saint du carrefour elle récitait une patenôtre embrouillée. Du fond de sa niche, le brave saint, taillé par des mains naïvement pieuses, regardait de ses yeux de pierre cette vieille qui levait vers lui sa face de terre cuite. Il souriait un peu, sympathiquement. Et la Bedzette s'éloignait, rassurée.

C'est comme cela dans la vie : il y a des jours de soleil, de bleu, de lumière, et puis des jours d'ombre, de pluie, de tristesse. Ou bien, pendant longtemps, rien n'arrive, et le temps s'écoule, vide, jusqu'au moment où les événements s'entassent.

(A suivre).

Benjamin Vallotton.

Olive à Paris. — C'est la première fois que notre brave ami s'en va à Paris ; toutefois il sait pourtant que dès son arrivée à la gare de Lyon, il doit prendre l'autobus O. K. pour se rendre à Montmartre chez des parents habitant rue de Montyon.

Olive s'installe donc dans le « bus » et très attentivement observe les « gens du nord » qui à tout instant arrivent dans la voiture. A chaque demande de ticket, il entend dire : Madeleine ! Lazare ! Etienne Marcel !

Aussi, lorsque le receveur passe devant notre ami pour lui réclamer le prix de sa place, il s'écrie :

— Olive !...



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Richard Lausanne
Tél. 34.366
Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
Zumstein 1935 à 3 fr. 75
Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS»
et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Brön, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Brön.